



Diamants de
synthèse bruts,
Innocent Stone.

Brillantes synthèses.

FABRIQUÉS EN LABORATOIRE, LES DIAMANTS SYNTHÉTIQUES CONCURRENCE SÉRIEUSEMENT LEURS COUSINS EXTRAITS DES MINES D'AFRIQUE DU SUD, DU BOTSWANA OU DU CANADA. MOINS ONÉREUX ET AUSSI SPECTACULAIRES QUE LES GEMMES NATURELLES, ILS SE TARGUENT ÉGALEMENT D'ÊTRE PLUS ÉTHIQUES.

PAR VALENTIN PÉREZ

INSTALLÉS DEPUIS UN AN PLACE VENDÔME, haut lieu de la joaillerie fine à la française, Manuel Mallen et Marie-Ann Wachtmeister vendent des pendentifs sertis, des joncs, des boucles d'oreilles et des bagues, dont les diamants sont labellisés D, E ou F (soit de grande qualité), comme dans la plupart des boutiques voisines. À une différence près : les leurs ne proviennent pas des mines d'Afrique du Sud, du Botswana ou du Canada, ils sont fabriqués en laboratoire.

«Un jour, à l'époque où je dirigeais la marque Poiray, je suis allé à Anvers, la place forte du marché du diamant, avec un de mes fournisseurs, un pilier dont la famille travaille pour la place Vendôme depuis trois générations, raconte Manuel Mallen. Lorsqu'il a découvert un diamant de culture, je l'ai vu se décomposer : "C'est dingue! Mais c'est la même chose!" Lui, l'expert, n'était pas capable de le distinguer d'un diamant classique, tant le processus était abouti. Dans le train, au retour, il m'a glissé : "C'est l'avenir!"»

Les deux associés ont baptisé leur marque Courbet, du nom du peintre qui participa au déboulonnage de la colonne Vendôme, en 1871. Car quel meilleur ambassadeur que ce communal pour une jeune maison qui prétend «*disrupter la place*», ce temple ronronnant de la bourgeoisie parisienne, fidèle au diamant minier? Et tant pis si un grand joaillier (qui souhaite rester dans l'ombre) détient une part, minoritaire certes, dans son capital... Courbet n'est pas la seule marque à privilégier le synthétique. Les français Innocent Stone, Maty, Burma et JEM Paris, les américains Vrai & Oro et Diamond Foundry s'y mettent, alimentant une offre qui s'étend du bijou accessible à trois chiffres aux pièces sophistiquées de haute

joaillerie (pour Courbet et Burma). «*Au départ, il y a souvent de la confusion, car, pour le client, "synthétique" peut renvoyer à un ersatz un peu trafiqué. Mais, une fois qu'il comprend qu'un diamant de laboratoire reproduit la cristallisation du carbone avec une qualité similaire, son désir augmente*», observe Sally Morrison, directrice marketing de Lightbox Jewelry. Cette griffe abordable de diamants de synthèse, présentée en 2018 par De Beers, le leader des diamants miniers, se fournit dans un laboratoire anglais et aura, dès 2020, sa propre structure à Gresham, dans l'Oregon. D'autres achètent leurs gemmes à San Francisco (Diamond Foundry), à Saint-Pétersbourg (New Diamond Technology), à Singapour (Ila Technologies) ou à des revendeurs. Après

tout, l'opération de synthèse, maîtrisée par l'homme depuis 1954, ne demande qu'une à trois semaines. Elle serait en outre moins polluante et «*évite le désastre de la destruction des terres*, souligne Marie-Ann Wachtmeister, de Courbet. Regardez sur Google : le trou d'une seule mine équivaut à la taille du premier arrondissement de Paris!» En 2020, la marque espère lancer son propre laboratoire – qui devrait carburger aux énergies vertes – dans l'Hexagone, en collaboration avec le CNRS. Pour l'héritière Nadja Swarovski, miser sur le diamant synthétique pour ses lignes de haute joaillerie a paru évident : «*Mon aïeul Daniel Swarovski avait un profond respect pour la nature. Utiliser des matériaux innovants est donc une évolution*



Page de droite, gauche de bijoux de chez Courbet. La pierre est le plus gros diamant jamais fabriqué en laboratoire.

Ci-contre, bague en or jaune et diamant de culture, JEM.

À droite, bague de la collection The Origin



naturelle pour nous. Nous avançons en observant la jeune génération et en nous dirigeant vers ce que nous appelons un "luxe conscient". »

Le diamant de synthèse, un atout d'avenir ? « On a du mal à savoir comment ce nouveau segment va évoluer, mais il ne représente aujourd'hui pas plus de 5 % du marché joaillier », tempère Paul Zimnisky, analyste financier indépendant spécialisé dans le diamant. D'autant que les acteurs traditionnels n'ont pas dit leur dernier mot. Ces dernières semaines, l'Association des producteurs de diamants (DPA), qui réunit huit poids lourds du secteur, a contre-attaqué. Alors que de nombreux scandales ont entaché le secteur dans les décennies précédentes, du travail des enfants au mauvais traitement des salariés, de la présence d'intermédiaires douteux aux liens avec des trafics d'armes ou de drogue, la structure cherche à se refaire une virginité. En mai, elle a communiqué ses propres chiffres, calculés par l'organisme indépendant Trucost. Elle déclare ainsi rémunérer son personnel à hauteur de 3,9 milliards de dollars chaque année, dont 60 % bénéficient à des communautés locales, et investir 292 millions de dollars dans des programmes d'éducation et de santé. Surtout, elle insiste sur la dimension environnementale, principal argument mis en avant par les griffes de diamants de synthèse. « Nous nous devons de répondre à ce qui est de la désinformation totale, lâche le président de la DPA, Jean-Marc Lieberherr. Pour la synthèse, la fabrication à plus de 7000 °C demande de l'énergie et il faut beaucoup d'eau ensuite pour refroidir les systèmes. Au final, selon nos données, un carat naturel taillé représente en moyenne 160 kilos

de dioxyde de carbone émis, contre 511 pour un carat synthétique taillé. » Marie-Anne Wachtmeister lève les yeux au ciel : « Parle-t-on d'un carat d'un bloc ou d'un carat aggloméré ? La DPA joue sur une confusion d'unité pour tromper ses interlocuteurs. Tout cela est biaisé. » Difficile d'y voir clair : en 2014, un rapport du cabinet de conseil Frost & Sullivan estimait, à l'inverse, que l'impact environnemental d'une pierre synthétique était sept fois moins lourd que celui d'une pierre minière...

POUR L'ANALYSTE FINANCIER PAUL ZIMNISKY, UNE CHOSE EST SÛRE : « Tant que les laboratoires ne fonctionneront pas avec des énergies renouvelables », ni les diamants de synthèse ni les diamants miniers ne pourront prétendre avoir une faible

empreinte environnementale. « Pour l'instant, l'argument écologique est surtout marketing et trompe le consommateur. Pour lui, c'est surtout le prix qui est déterminant et c'est pour cette raison que le diamant de synthèse attire. » Il répond en particulier à la tendance de l'autoachat, les femmes s'autorisant de plus en plus à s'offrir des bijoux. Le diamant de synthèse coûte en effet 30 % moins cher en moyenne qu'un diamant naturel. Un avantage que personne ne peut lui contester. 🗨️

www.courbet.com
www.swarovski.com
www.lightboxjewelry.com
www.jem-paris.com
www.innocentstone.com
www.bijouxburma.com
www.maty.com
www.vraiandoro.com
www.diamondfoundry.com